

que dites-vous donc à votre sieu !... Noiro !... une fille !... une sœur !... Est-ce que vous rêvez, par hasard ?

— Non ! non !... père Mathias, j'ai promis à Dieu et à la Vierge d'être la mère de la petite si mon Lambert ne mourait pas !... Tenez !... regardez !

A ces mots elle découvrit la frêle créature qui dormait encore paisiblement dans le placard.— Lambert souriait. Noiro s'avavançait avec une sorte de fierté.

La petite fille, éveillée par la lumière, ouvrit les yeux, balbutia quelques sons inarticulés et tendit les bras.

— Eh !... mais, s'écria Mathias, on dirait la petite à M. Séverin, la petite Marie du moulin de Sauné !...

Un coup de foudre n'aurait pas produit un effet si prompt que ces paroles. Théodore tressaillit, entendit et se leva... Il vit, il reconnut sa fille, poussa un grand cri et tomba à la renverse.

Mathias et Marianne le soutinrent à la fois : La petite Marie passait les bras autour du cou de son père.

— Pauvre brave cher homme de docteur ! murmura Mathias avec émotion.

Noiro tournait autour de ce groupe d'un air inquiet ; il regardait Lambert, puis Marianne, puis la petite Marie ; il n'osait aboyer : mais il rôdait ça et là, flairant et reniflant, lorsque Théodore Séverin revint enfin à lui.

— Docteur, lui dit Marianne d'une voix reconnaissante vous m'avez rendu mon fils ; le bon Dieu a voulu que je pusse vous rendre votre fille !...

## V.

On comprend de reste pourquoi l'oncle Marcel soupirait en rentrant chez lui ; on excuse bien certainement aussi sa première explosion de colère quand maître Philogone lui demanda, tout en battant les cartes, des nouvelles de l'inondation.

L'oncle Marcel venait d'apprendre de source certaine que le moulin de Sauné était emporté ; les meuniers eux-mêmes avaient péri, disait-on ; en ce cas, la petite Marie, qui avait été placée en nourrice au moulin pendant le voyage de Théodore aux eaux de Vichy, devait être noyée, selon toute apparence.

— Quelle scène, mon Dieu !... lorsque Théodore rentrera, pensait l'oncle Marcel avec amertume. Sa malheureuse Emilie en mourra !

— Notre cher oncle a quelque chose ce soir, dit tout bas madame de Saint-Magloire à son cousin Philogone.

— Possible ! répartit l'estimable avoué en se frottant le bras. Barbe m'a fait un bleu... c'est positif !... Elle est aussi mauvaise que son Azor !...

Les neveu et nièces prirent place autour de la cheminée, attendant que leur oncle rompît le silence. Azor grognait ; les enfants l'agaçaient par signes.

— Non !... je n'y tiens pas !... s'écria tout à coup l'oncle Marcel en se levant ; il faut que j'y retourne !...

Le vieux militaire se dirigea vers la porte.

L'intéressante Mirocline osa s'écrier :

— Ressortir !... mon bon oncle, à huit heures et demie, par l'affreux temps qu'il fait !...

— Tais-toi... petite !...

— Mais, mon oncle, reprit Philogone, vous risquez d'attraper un catarrhe...

— Ça ne te regarde pas... Pauvre Théodore !... malheureuse Emilie !... ajouta le vieillard à demi-voix.

— Théodore !... Emilie ! répéta la tante Barbe ; seraient-ils donc de retour ?

— Oui, parbleu, pour leur malheur !...

— Qu'est-ce donc, mon oncle ? vous nous faites frémir ?

— Eh bien !... le moulin de Sauné est emporté, leur petite fille aura péri !

— Ah ! c'est affreux ! s'écria Mirocline.

— Quelle catastrophe !... Quelle perte !... O ciel !... disaient à l'unisson Philogone, tante Barbe et madame de Saint-Magloire.

Déjà l'oncle Marcel était au bout du corridor. Personne n'osa ouvrir la bouche avant qu'il fût dans la rue.

Mais après cinq minutes de silence, la candide Mirocline demanda d'un ton larmoyant si cette épouvantable nouvelle était bien certaine.

— Non, sans contredit, répondit Philogone, la démarche de notre oncle prouve qu'on n'est sûr de rien.

— En ce cas, murmura madame de Saint-Magloire, plaise au ciel qu'on retrouve la pauvre enfant !

— Elle était si gentille, cette petite Marie ! ajouta la tante Barbe.

Dans le cercle charitable des Dupanchaud et Saint-Magloire, on avait toujours craint, non sans motifs, que l'oncle Marcel ne choisit pour héritière la fille de Théodore. Cependant, si Théodore avait perdu sa fille, non-seulement elle n'hériterait pas, mais la fortune considérable des Séverin reviendrait, tôt ou tard, aux collatéraux.

Sans que sa mère lui eût soufflé, Mirocline pensa qu'elle avait décidément de superbes chances de mariage.

Philogone, qui n'était pas marié, fit ce profond calcul : — De mon chef, un quart ; du chef de Barbe un autre quart, c'est moitié. Mirocline aura un quart de l'autre moitié et des espérances Séverin... Si j'épousais Mirocline.

Quand à la tante Barbe, elle ne calcula rien ; elle n'avait aucun intérêt direct ou indirect à la mort de la fille de Théodore Séverin, mais elle éprouva un sentiment bizarre qui la conduisit à donner coup sur coup trois boulettes de sucre à son cher Azor.

Le charmant carlin en conclut qu'elle était contente et lui lécha le bout du nez :

— Fi !... fi !... Azor ! dit la tante Barbe en souriant. Puis, d'un ton de componction profonde : Je ne voudrais pas être chargée, dit-elle, d'annoncer cette nouvelle à notre pauvre Emilie.

— Ni moi !... Ni moi !... Ni moi non plus ! reprit en cœur les trois autres collatéraux.

— Mais elle doit la savoir maintenant ! hasarda madame de Saint-Magloire.

— Et elle a besoin de consolations ! ajouta la tendre Mirocline.

— Nous pourrions aller chez elle, dit maître Philogone ; ce serait faire acte de bons parents.